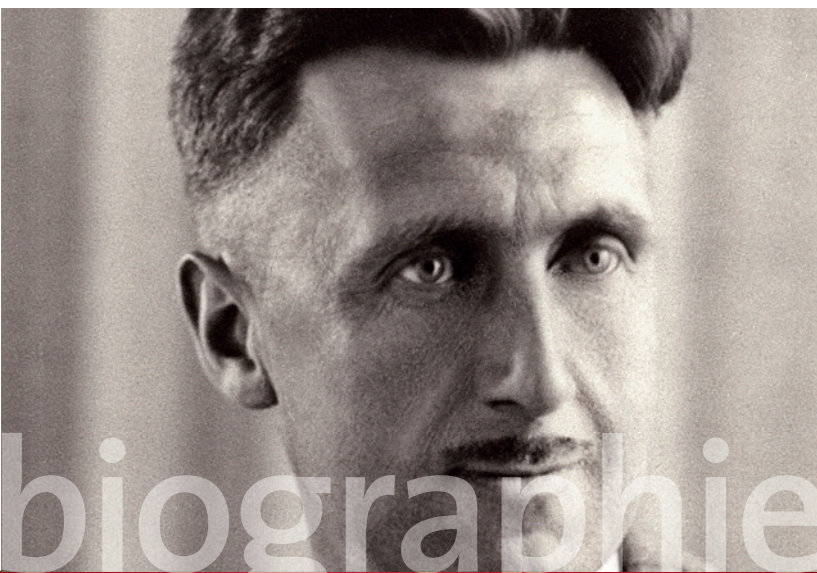


George Orwell

par Stéphane Maltère

INÉDIT



biographie

nineteen
eighty-four

folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

George Orwell

par

Stéphane Maltère

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2015.

Couverture : George Orwell, en 1935, par F. E. Fierz (détail).
Photo © Orwell Archive, UCL Library Services, Special Collections,
Londres. Première édition anglaise de 1984 (détail).
Photo © Leemage / Fototeca.

Né en 1977, Stéphane Maltère est professeur de lettres modernes à Clermont-Ferrand. Il est vice-président des Amis de Pierre Benoit et publie régulièrement des articles concernant l'auteur de *Mademoiselle de la Ferté* et de *L'Atlantide* dans les *Cahiers* de l'association. En 2012, il a fait paraître *Pierre Benoit, l'étonnant voyageur* (Albin Michel), un album biographique sur le romancier, ainsi qu'une édition pédagogique de *Robinson Crusé* de Daniel Defoe (Magnard). Il a publié en 2013, dans la collection « Folio Biographies », un livre sur Madame de Sévigné. Depuis 2012, il a établi, chez Magnard, les éditions pédagogiques de plusieurs ouvrages : *Alice au pays des merveilles*, *Arsène Lupin*, *Les Croix de bois*, *Candide*, ainsi qu'un Spécial Brevet (Français et Histoire des arts), publié en 2015.

« Je ne cesse de penser aux jeunes années^{1*} »

*Les cieux étaient plus bleus et les mers plus vertes
L'épinoche avait une gorge plus rose
Un œuf plus bleu et une joie plus vive
Lorsque le bon roi Édouard gouvernait le pays
Et que j'étais un petit garçon joufflu.*

GEORGE ORWELL, Carnet manuscrit², 1948

Motihari (Inde), 25 juin 1903.

À quelques mètres de la pointe du lac de la Perle qui traverse, comme un croissant de lune, la ville de Motihari, le bungalow de brique de la famille Blair, peint en blanc, se dresse humblement parmi les vaches, les chèvres, les cochons et les chiens. Tout près, un entrepôt d'opium, la spécialité locale qui parsème le vert intense des champs voisins de milliers de taches blanches. Motihari se trouve au Bengale, dans le nord-est de l'Inde. C'est le point de départ de la route du Népal, à une centaine de kilomètres de Katmandou. Quelques grappes de villages, au milieu des vergers de manguiers, des bosquets de palmiers et des touffes de bambous, « une

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 308.

partie spectaculaire du monde, veinée de rivières et dentelée de lacs, offrant une vue splendide en direction des hauteurs boisées de l'Himalaya népalais³ », voilà le décor dans lequel Richard Walmesley Blair et sa femme Ida viennent de s'établir, pour quelques mois.

La famille Blair, ce jour-là, s'agrandit. Ida donne naissance à un garçon, qu'on prénomme Eric Arthur. Celui qui deviendra George Orwell est le second enfant de la famille : Marjorie Frances est née cinq ans plus tôt, le 21 avril 1898, à Tehta, entre Gaya et Jehanabad, à deux cents kilomètres au sud de Motihari.

Ida n'a pas encore tout à fait vingt-huit ans. Son mari, Richard, presque quarante-six. Ils se sont mariés le 15 juin 1897 à Nainital, à trois cents kilomètres au nord-est de New Delhi, dans l'église néogothique St John in the Wilderness (Saint-Jean-du-Désert).

« [O]n ne peut pas raconter la vie d'un homme de façon vraiment révélatrice sans dire un mot de ses parents et sans doute aussi de ses grands-parents⁴ », affirme George Orwell en 1945 au sujet d'un livre de Samuel Butler. Cette théorie s'applique parfaitement à celui pour qui la classe sociale et les origines anglo-indiennes se révéleront prépondérantes.

Parmi les ancêtres d'Eric Blair, dont les premiers, au XIII^e siècle, sont écossais, se trouve Charles Blair « senior » (1743-1802), l'arrière-arrière-arrière-grand-père, riche propriétaire terrien qui laissera à sa mort « domaines, plantations, maisons

d'habitation, terrains, tènements et héritages [...] dans l'île de la Jamaïque », ainsi que des « nègres, mulâtres et autres esclaves⁵ ». Il épouse là-bas, en 1765, Lady Mary Fane, la seconde fille de Thomas Fane, huitième comte de Westmorland. Ils vivent ensuite éloignés de leurs possessions jamaïcaines, dans le sud de l'Angleterre, à Winterborne Whitechurch, dans le Dorset. De leurs quatre enfants, trois meurent, dont un à dix-neuf ans, en 1794, à Saint-Domingue, au service de Sa Majesté, pendant la révolution menée par Toussaint Louverture.

C'est donc Charles Blair « junior », né en 1777, qui assurera la descendance des Blair. On sait peu de choses de l'arrière-arrière-grand-père d'Eric, sinon qu'il épouse une certaine Jane de qui il aura dix enfants. Le dernier de la fratrie, Thomas Richard Arthur Blair, naît à Ensbury, dans le Dorset, en 1802, l'année où disparaît Charles Blair senior.

Thomas Blair, le grand-père d'Eric, est le filleul et le cousin de John Fane, dixième comte de Westmorland. Les Blair bénéficient alors encore du prestige de cette parenté. Mais la fortune familiale a sérieusement décliné depuis l'abolition de la traite négrière en 1807 et Thomas est contraint de gagner sa vie. Après de courtes études au collège de Pembroke (Cambridge), il a le choix, parmi les quelques possibilités qui s'ouvrent à un fils de bonne famille, entre l'Armée, l'Église ou les Colonies. Il choisit de servir Dieu et l'Empire : il s'engage dans l'armée des Indes et, plus tard, en 1839, il est ordonné diacre dans l'église anglicane de Calcutta, en Inde. Le canal de Suez n'étant pas encore percé à cette époque, les

allers-retours pour l'Angleterre se font par Le Cap, sous domination britannique.

En 1839, à Wynberg, il épouse une jeune fille de vingt et un ans plus jeune que lui, Frances Catherine. Dans les quinze années qui vont suivre, elle lui donnera douze enfants. En 1843, Thomas Blair est ordonné prêtre en Tasmanie, colonie britannique depuis 1803 qui sert de baigne et où les Aborigènes sont exterminés. En 1854, il revient s'établir en Angleterre et obtient d'être nommé vicaire de Milborne St Andrew, dans le Dorset, grâce à l'influence des Westmorland. Il y demeurera pendant trente ans, jusqu'à sa mort en 1867.

Qu'a conservé Orwell de la vie et de la mémoire de ses ancêtres ? Un goût pour l'aventure, des attaches génétiques avec l'Inde (la terre qui l'a vu naître et qui l'obsédera toujours), le rêve passager d'être vicaire, une attirance pour l'Écosse où il finira sa vie ? « Eric avait pleinement conscience de son ascendance Blair : le cortège des ancêtres fantômes, leurs noms inscrits dans la bible familiale héritée de son père, une peinture à l'huile de Lady Mary Blair et un ensemble de volumes reliés en cuir ayant appartenu à son grand-oncle, le capitaine Horatio Blair, à qui il était sentimentalement attaché⁶ », autant de reliques qui montrent un réel intérêt pour l'histoire de sa famille. « Les Blair, écrit D. J. Taylor, étaient des représentants parfaits de la classe moyenne supérieure victorienne : professionnellement — et sentimentalement — liés à l'Empire, une fois leur argent pratiquement englouti, c'est le souvenir d'un passé beau et plus prospère qui les a por-

tés. La mémoire de ce patrimoine s'est égarée dans les propres paysages intérieurs d'Orwell⁷. »

En 1857, alors que le révérend Blair provoque le ressentiment de ses fidèles en faisant construire un somptueux presbytère aux frais de la paroisse⁸, Richard Walmesley Blair, le futur père d'Eric, pousse son premier cri à Milborne St Andrew. Par souci d'économie — il a onze frères et sœurs —, il sera éduqué à la maison et ne connaîtra ni la *public school* ni l'université. L'influence des Westmorland est alors définitivement éteinte. Le destin de Richard est de suivre l'irrésistible pente de la famille Blair : il est privé d'une bonne éducation, de biens et de soutiens utiles. À dix-huit ans, il doit gagner sa vie et se rend sur le sous-continent indien. Son père est mort huit ans auparavant et sa mère a déménagé à Walcot, dans le Somerset. Il n'a ni l'âge ni le bagage universitaire nécessaire pour passer le concours d'entrée dans la fonction publique indienne (Indian Civil Service). Il entre donc, par la petite porte, au département de l'Opium où il commence une carrière assez médiocre, acceptant de jouer « l'un des rôles les plus obscurs et les moins héroïques de tout le système colonial⁹ ». Le département de l'Opium, comme les services forestiers, la police ou l'ingénierie civile, offre des emplois de second plan. Richard, agent sous-adjoint à l'Opium, cinquième grade, est chargé de superviser les champs de pavot pour un salaire qui ne sera jamais bien élevé. La culture de l'opium constitue alors une rente importante pour l'Empire britannique. La production du gouvernement du Bengale, qui détient une forme de monopole, est immense et

sa qualité, exceptionnelle. La majorité des récoltes est destinée à l'exportation vers la Chine. Comme il débute dans la fonction, Richard Blair est contraint à des déplacements réguliers à travers l'Inde, allant de poste en poste, principalement dans le nord du pays. Il contrôle les cultivateurs, estime la production de chacun. « C'était une existence solitaire, note Michael Sheldon [...]. Des nuits passées dans des tentes ou dans des bungalows *dak*, réservés aux fonctionnaires de passage et qu'on trouvait à peu près partout. Les grandes villes de l'Inde se situaient à des centaines de miles de là, et les longues feuilles de service étaient rares. Pendant les mois les plus chauds — d'avril à octobre —, les insectes, la pluie et des températures caniculaires rendaient la vie misérable. Quand il ne voyageait pas, il se noyait dans la paperasserie¹⁰ ».

Nainital, au nord, ne fait pas partie des villes dans lesquelles Richard Blair est en poste. Située à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, la cité est connue pour le lac des Trois Sages, en forme de poire, qui en fait une station de montagne très prisée par les Européens. À cette époque, Richard contrôle les cultures d'opium à Shahjahanpur, à deux cents kilomètres au sud de Nainital. Cette ville indienne à forte concentration britannique l'attire. Il approche de la quarantaine, n'est toujours pas marié et rencontre là-bas, dans des circonstances qui demeurent inconnues, une jeune femme de vingt ans prénommée Ida.

Ida Mabel Limouzin est née le 19 mai 1875 — l'année même où Richard arrive en Inde — à Penge, dans la banlieue sud-est de Londres. Son

père, Francis Mathew Limouzin, d'origine française, comme son nom le laisse entendre, est installé à Moulmein, en Birmanie, dans le commerce du bois de teck et la construction navale. C'est la spécialité familiale depuis l'arrivée du grand-père Limouzin en 1826 dans cette partie de la basse Birmanie.

Francis a débarqué dans le port birman avec ses frères William et Joseph à la fin des années 1850. Marié une première fois, il a perdu sa femme et ses deux enfants au début de 1864. Six mois plus tard, en août de la même année, il se remarie. Il épouse Thérèse Catherine Halliley avec qui il aura huit enfants, parmi lesquels Charles, Hélène Kate, surnommée Nellie, et Ida, qui naît à Penge alors que le couple séjourne dans la famille Halliley. Francis fonde Limouzin and Co. et brevète un canot de sauvetage. La famille est prospère et respectée dans tout Moulmein, au point qu'une rue y porte leur nom. Mais la fortune familiale s'amointrit dans les années 1880 en raison de mauvais investissements de Francis dans la culture rizicole et du déclin de la construction navale.

Les enfants Limouzin grandissent à Moulmein. Les trois garçons semblent destinés à suivre les pas de leur père dans le commerce du bois et deux des cinq filles se dirigent vers l'enseignement : Nellie à Rangoun, de l'autre côté du golfe de Martaban qui borde Moulmein, Ida à Nainital, à plus de trois mille kilomètres des siens.

On ignore les raisons de cet éloignement : certains prétendent qu'elle y aurait accompagné un amoureux qui l'aurait abandonnée sur place, d'au-

tres qu'elle y aurait trouvé refuge après la séparation. Toujours est-il qu'elle enseigne là-bas à des enfants de soldats coloniaux ou de fonctionnaires britanniques et y rencontre Richard Blair, qu'elle épousera peu de temps après. « Les occasions de mariage étaient très limitées, explique Bernard Crick, dans l'étroite communauté britannique des petits employés, et lorsqu'elles se présentaient, il fallait sur-le-champ tirer parti de ces liaisons frénétiques et hâtives (d'un point de vue britannique) nouées un été dans des stations de montagne¹¹. » Il était sans doute écrit qu'Ida et Richard se rencontreraient à Nainital pour engendrer sept ans plus tard l'un des plus grands écrivains anglais du XX^e siècle.

Qu'ont pu penser Francis et Thérèse du mariage de leur fille avec ce petit fonctionnaire sans fortune et en âge d'être son père ? Le nom de Francis, en tout cas, n'apparaît pas sur l'acte de mariage... Aux yeux de beaucoup, le couple est mal assorti : « Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, avait les yeux bleu clair et de bonnes joues ; elle, c'était une jolie brune, avec un sourire facile et un léger exotisme dans ses goûts vestimentaires¹². » L'âge, l'apparence, le caractère, tout semble les opposer. L'Orient est ce qui les rapproche.

Rapidement après leur mariage, Ida suit Richard loin de la luxuriante Nainital, à Tehta, où il occupe son nouveau poste. Elle y donne naissance à Marjorie et le couple repart, quelques mois plus tard, en direction de Motihari, où, en 1903, le petit Eric vient au monde. Il est baptisé là-bas, le 30 octobre. À cette date, la décision de quitter l'Inde a sans

doute déjà été prise par Ida. Richard, qui vient de monter en grade, doit de nouveau s'installer ailleurs, à Monghyr, la deuxième plus grande ville du Bihar, bercée par le Gange. Ida ne peut pas se contenter éternellement de cette vie de nomade. Marjorie a six ans, et il est d'usage d'envoyer les enfants de cet âge en Angleterre pour poursuivre leur éducation. Si l'on ajoute la menace d'une épidémie de peste qui pèse sur elle et ses enfants, on comprend la volonté d'Ida de retourner en Angleterre. « Ida [...], à vingt-huit ans, écrit Gordon Bowker, était sans doute très heureuse de quitter la chaleur, la poussière, le cercle fermé de la société anglo-indienne et la menace omniprésente d'une infection mortelle. En Angleterre, qui plus est, elle serait assurément bien loin de son mari entre deux âges et du risque de grossesses encore plus lourdes et contraignantes¹³. » Richard les accompagne-t-il là-bas ? On ne trouve pas trace de son nom sur les registres de cette époque en Inde, ce qui pourrait le faire penser. Avant de partir, des clichés sont réalisés montrant Eric, bébé joufflu dans les bras de sa mère et de sa nourrice indienne.

En Angleterre, la famille emménage à Henley-on-Thames, une petite ville à soixante kilomètres à l'ouest de Londres. La première maison que la mère et ses deux enfants habitent sur Vicarage Road est appelée « Ermadale » (la « vallée d'Eric et Marjorie »). Cette installation n'est que provisoire et ils louent ensuite, une rue plus loin, sur Western Road, une maison plus spacieuse : « The Nutshell » (« la coquille de noix »). Ida n'y est aidée que ponctuellement par une servante car le niveau de vie en Angleterre est plus élevé qu'en Inde, et la pension de

Richard ne permet pas l'embauche d'une cuisinière ou d'une femme de chambre. Mais elle semble très bien s'en accommoder. Elle est jeune, vive, indépendante et, en 1904, une bonne partie de ses frères et sœurs (Charles, Norah et Nellie) ont également fait le voyage du retour en Angleterre, tandis que le cadet, George, qui a vingt-trois ans, a décidé de faire sa vie au Cap.

Les Limouzin sont anticonformistes : l'oncle William, mort en 1863, avait fait parler de lui en s'affichant avec une femme indienne, Ma Soe, de qui il avait eu une fille, Aimée ; Franck, le grand frère d'Ida, fait scandale à son tour, en 1899, en procréant avec une jeune Birmane. Pour sauver la face, il quitte le pays quelques années avant de revenir du Siam pour assumer son rôle. Quant aux tantes du petit Eric, féministes convaincues, elles se battent aux côtés des suffragettes pour le droit de vote des femmes et évoluent dans la Société fabienne, une mouvance politique de centre gauche, socialiste et réformatrice, à l'origine de la création du Parti travailliste anglais. Le futur George Orwell baigne dans un monde de femmes engagées qui ont peu de tendresse pour la gent masculine. Pour elles, « les hommes sont des bêtes¹⁴ » et le mot est à ce point utilisé par cet aréopage féministe qu'on ne peut s'étonner, dès lors, que le premier mot du petit Eric, consigné dans le journal intime tenu par sa mère en 1905, ait été le mot « bestial » : « Samedi 11 février : Appelle les choses "bestiales"¹⁵. »

La vie à Henley est douce et agréable pour Ida, dont le mari a rejoint son dernier poste à Monghyr en mars 1904. La ville elle-même est tranquille,

« avec de larges rues, des jardins bien entretenus et de belles villas de construction récente. [...] La rivière [est] à moins d'un mile de là, bordée d'un côté par une longue étendue de prairie luxuriante, et de l'autre par des collines boisées. Un peu plus loin en aval, les arches en larges pierres du pont de la ville enjamb[ent] la rivière, avec le clocher de l'église à tourelles assis de façon pittoresque derrière elle¹⁶ ». Canots, péniches, bateaux à vapeur défilent dans la quiétude de cette paisible petite ville. Ida s'intègre vite à la bonne société de Henley et semble profiter de l'existence qui lui est offerte : « La vie était pour elle une ronde perpétuelle de visites à l'église, de promenades à travers la région, de pique-niques avec les enfants, de goûters et de soirées passées à jouer au bridge¹⁷. » Le journal qu'Ida a tenu en 1905 — habitude familiale que George Orwell perpétuera — permet de la suivre dans ses nombreux périple à Londres. En juin, à Wimbledon, elle applaudit la victoire en finale de l'Américaine May Sutton, qui choque par sa robe lui découvrant les chevilles, et celle du tennisman, quadruple vainqueur, Hugh Lawrence Doherty : « Glorious day¹⁸ », commente-t-elle. Elle assiste à des conférences, se rend aux bains publics de Paddington avec sa sœur Nellie, est éblouie par Sarah Bernhardt dans *Angelo, tyran de Padoue* — « tout simplement sublime¹⁹ » — et s'adonne à la photographie. Entre les concerts, le music-hall — où elle encourage Nellie —, les visites aux jardins botaniques royaux de Kew, les emplettes entre sœurs, les défilés de suffragettes, la régata royale annuelle d'Henley, Ida en oublierait presque ses enfants...

Mais son instinct maternel est sûr. Le journal de 1905 mentionne souvent « Bébé », pour Eric, dont la santé lui cause quelques inquiétudes : « Lundi 6 février : Bébé pas bien du tout, j'ai fait venir le docteur qui a dit qu'il avait une bronchite²⁰. » Un mois plus tard, il prend l'air pour la première fois depuis sa maladie. Un peu avant les deux ans d'Eric, le 14 juin, elle raconte les prouesses de son jeune fils : « Le dernier exploit de Bébé a été de sortir dans le jardin par la fenêtre du salon²¹. » Eric s'épanouit au milieu des livres en tissu, des histoires de Pierre l'Ébouriffé et de Jeannot Lapin, des comptines, des soldats de plomb, des toupies et de la cire à modeler. Le petit garnement prend plaisir à effrayer sa tante au moyen d'une souris mécanique qu'il fait courir dans toute la maison, et ne semble pas trop craindre le croque-mitaine Solomon Grundy dont on menace les enfants désobéissants... En août, la famille passe quelques jours de vacances à Frinton-on-Sea, sur la côte est britannique : Eric s'amuse à barboter dans l'eau, mais il est de faible constitution et tombe une nouvelle fois malade. « Toutes les premières photographies de lui montrent un petit garçon potelé, dodu, mais les racines de son perpétuel mauvais état de santé — des bronches fragiles — se trouvent ici, dans la petite enfance²². » Cette faiblesse pulmonaire, qui inquiète Ida, demeurera une préoccupation constante dans la vie de George Orwell. De façon prémonitoire, le journal de 1905 annonce une fragilité dont l'écrivain aura du mal à prendre conscience et qui le conduira à la mort.

Ida poursuit, auprès de ses enfants, une vie dans